



45^e édition

George Benjamin / Richard Wagner / Johannes Brahms

Grande salle – Philharmonie de Paris / 28 et 29 septembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

George Benjamin / Richard Wagner / Johannes Brahms

Grande salle – Philharmonie de Paris / 28 et 29 septembre 2016

45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Ecouter :

Vendredi 16 septembre 2016

Radio Classique / Laure Mézan - 13h

Invité : Daniel Harding / Focus sur George Benjamin

<http://www.radioclassique.fr/actu-classique/actualites/actualites-detail/daniel-harding-la-baguettes-anglaise.html>

Lundi 26 septembre 2016

France Musique / Classic Club / Lionel Esparza - 22h à 23h

Invité en direct : George Benjamin

<http://www.francemusique.fr/emission/classic-club/2016-2017/classic-club-26-septembre-09-26-2016-22-00>

Mardi 27 septembre 2016

France Inter / L'heure bleue / Laure Adler - 20h à 21h

Invité en direct : George Benjamin

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-27-septembre-2016>

Jeudi 29 septembre 2016

France Inter / La Matinale / Stéphane Capron - 7h39

Chronique sur l'Orchestre de Paris et George Benjamin (Podcast en archive)

PRESSE

9 ARTICLES

Diapason – Septembre 2016

La Croix – Lundi 12 septembre 2016

Classica – Octobre 2016

Toutelaculture.com – Jeudi 29 septembre 2016

Le Monde – Vendredi 30 septembre 2016

Bachtrack.com – Vendredi 30 septembre 2016

Le Figaro – Mardi 4 octobre 2016

Io Gazette n°42 – Jeudi 6 octobre 2016

Diapason – Novembre 2016

||| A voir et à entendre



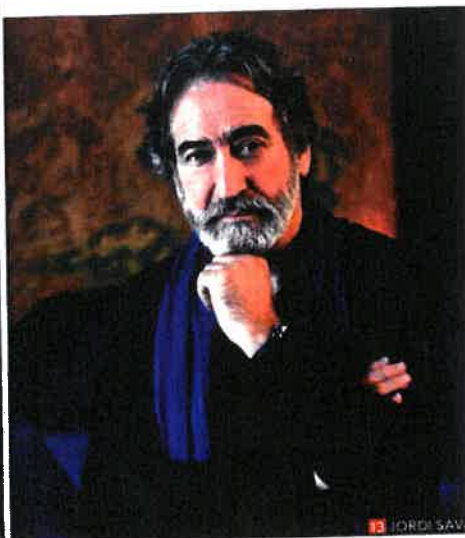
12 DANIEL HARDING



14 LUKAS GENIUSSAS



11 STÉPHANE DENÈVE



13 JORDI SAVALL

11 Stéphane Denève
 Les 15 et 22 septembre, Paris, auditorium de la Maison de la radio. Ce n'est pas Emmanuel Krivine, prochain directeur musical de l'Orchestre national de France, mais Stéphane Denève qui a l'honneur de le diriger lors d'une double ouverture 100% française. Heureux mélange de valeurs sûres et de raretés, des *Escales d'Ibert* à la *Suite tirée de La Tragédie de Salomé* de Florent Schmitt, en passant par le *Concerto n° 5* de Saint-Saëns et la *Shéhérazade* de Ravel. Recette proche une semaine plus tard (*La Création du monde* de Milhaud, *Les Biches* et *Litanies à la Vierge noire* de Poulenc), pimentée d'un zeste de musique nouvelle avec le *Concerto pour violoncelle* de Guillaume Connesson, compositeur dont le chef français est le héraut.

12 Daniel Harding
 Les 16, 17, 21, 22, 28 et 29 septembre, Paris, Philharmonie. Avec les *Scènes de Faust* de Schumann, Daniel Harding entame son règne parisien en reprenant une œuvre dans laquelle on le sait particulièrement à l'aise, tout comme le baryton Christian Gerhaher (leur live bavarois glana en son temps un *Diapason d'or*). Autre passion du maestro: Mahler. La 10^e achevée par Deryck Cooke ne devrait pas manquer de convaincre. Après le triomphe de *Written on skin*, le chef permettra aussi au contre-ténor Bejun Mehta de renouer avec la musique de George Benjamin, dont on attend de découvrir *Dream of the Song* – couplé avec la *Symphonie n° 1* de Brahms. La rentrée s'annonce passionnante.

13 Festival d'Ambronay
 Du 16 septembre au 9 octobre, Ambronay. De Jordi Savall, William Christie et Philippe Herreweghe à Sébastien Daucé, Damien Guillon et, star des lieux, Leonardo Garcia Alarcon, en passant par Christophe Rousset, trois générations de baroqueux se croiseront à Ambronay. La quatrième ne sera pas en reste : le *Concert Etranger d'Itay Jedlin* se confrontera à la *Passion selon saint Matthieu* de Bach, l'ensemble Les Surprises de Louis-Noël Bestion de Camboulas, abordera l'opéra-ballet *Les Éléments* de Destouches et Delalande, entre autres rivages inexplorés.

14 Lauréats du Concours Tchaïkovski
 Le 20 septembre, Paris, Philharmonie. Baptême du feu à la Philharmonie de Paris pour quatre jeunes musiciens qui ont illuminé le dernier Concours Tchaïkovski de Moscou. Outre le Français Lucas Debargue (prix spécial de la Critique musicale), on entendra Lukas Geniussas (2^e prix), artiste consommé et formidable virtuose (déjà primé en 2011 au Concours Chopin). N'oublions pas les doigts redoutables de Dmitry Masleev (médaillon d'or section piano), ni Alexander Ramm (médaillon d'argent dans la catégorie violoncelle). Pour découvrir les stars de demain, c'est maintenant!

15 Festival Music
 Du 21 septembre au 8 octobre, Strasbourg. Le grand rendez-vous alsacien du bel aujourd'hui célèbre Pierre Henry, le père de la musique concrète. Penché sur son banc de mixage le maître y livre une nouvelle création, *Chroniques terriennes* tandis que Thierry Balasse revisite sa glorieuse *Messe pour le temps présent*. Une édition 2016 plus largement placée sous le signe de l'exploration électroacoustique avec le compositeur ERikm virtuose des platines, associé aux Percussio de Strasbourg pour d'inédites *Drum Machines*. Sans oublier comme chaque année les plus grands, d'Hu: Dufourt à György Kurtág avec des premières mondiales ou françai:

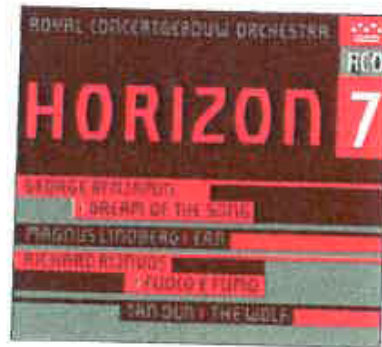
Immersions orchestrales

À la Philharmonie de Paris, le solaire Andris Nelsons dirigera, le 14 octobre, l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam lors d'un concert Wagner et Strauss. Mais avant cela, c'est le nouveau patron de l'Orchestre de Paris, Daniel Harding, qui propose, du 16 au 29 septembre, trois programmes de rentrée, en forme de manifeste esthétique : *Les Scènes de Faust* de Schumann, la *Dixième Symphonie* (inachevée mais « reconstruite ») de Mahler et, enfin, la création en France du *Dream of the Song* de George Benjamin (né en 1960).



Daniel Harding, à la tête de l'Orchestre de Paris, propose un riche programme de rentrée. W. Beaucardet

HORIZON 7



★★★

**Benjamin : *Dream of Song*.
Lindberg : *Era*. Rijnvos : *fuoco e fumo*. Tan Dun : *The Wolf***
Bejun Mehta (contre-ténor),
Chœur de chambre
Néerlandais, Orchestre
Royal du Concertgebouw
d'Amsterdam

RCO Live 16003. 2013-2015. 1 h 16

Nouveauté



George Benjamin et Magnus Lindberg ne sont pas des inconnus, mais on s'étonne que de Richard Rijnvos et de Tan Dun également, on ne nous dise rien, pas même la date de naissance. Il est vrai qu'on peut chercher et trouver. Et Lindberg est né un an, pas deux ans, après la mort de Sibelius ! On nous cache aussi les dates de première audition des œuvres au programme : elles sont récentes, cela va de soi. Ce programme est dominé par Benjamin et Lindberg. *Dream of the Song* (*Rêve du Chant*) du premier est fait de six pièces très intensément interprétées pour contre-ténor, chœur de femmes et orchestre sur des

textes aussi bien de poètes juifs du XI^e siècle que de Garcia Lorca. Belle version de *Era* de Lindberg (2012) : elle fait suite à celle, un peu plus massive, dirigée par Hannu Lintu (Choc *Classica* n°183). De Rijnvos, *fuoco e fumo* (pas de majuscule) évoque la destruction par le feu de La Fenice de Venise en 1996, incendie qui se limita à l'opéra lui-même, sans s'étendre au-delà : « *La Fenice s'est sacrifiée pour Venise* ». L'idée du début est inlassablement répétée, reflet sans doute du côté inexorable de l'événement. *The Wolf (Le Loup)* de Tan Dun transporte dans un univers exotique. Un étudiant chinois est envoyé travailler en Mongolie durant la révolution culturelle, et de même que les habitants reconnaît les loups comme ses ancêtres. On a là un concerto pour contrebasse en trois mouvements, avec au début des percussions tibétaines, parfois au parfum de folklore, joué avec dextérité par le premier contrebassiste du Concertgebouw. *Era* est dirigé par David Robertson, *fuoco e fumo* par Daniel Harding, les deux autres ouvrages par leur compositeur.

Marc Vignal

[FESTIVAL D'AUTOMNE] CRÉATION DE « DREAM OF THE SONG » DE GEORGE BENJAMIN À LA PHILHARMONIE (28/09 /2016)

29 septembre 2016 Par [Yaël](#) | 0 commentaires

Les 28 et 29 septembre 2016, dans le cadre du *Festival d'Automne* et sous la direction du tout nouveau chef de l'*Orchestre de Paris*, Daniel Harding, avec le *SWR Vokalensemble* de Stuttgart et le contre-ténor *Bejun Mehta*, le « *Dream of the Song* » de *George Benjamin* s'entend pour la première fois en France. Une composition pure et solennelle autour d'un cycle de 6 poèmes espagnols qui traversent les siècles.

Note de la rédaction : ★★★★★



C'est au cœur d'un programme parfaitement équilibré que cette création française du *Dream of Song* (commandé par et déjà donné avec Bejun Mehta au Royal Concertgebouw) a eu lieu ce mercredi 28 septembre 2016. Le prélude lancinant et solennel de *Parsifal* a permis au tout nouveau chef de l'Orchestre de Paris et successeur de Paraavos Järvi, **Daniel Harding** de montrer d'entrée de jeu son élégance et son élocution. Tandis qu'une deuxième partie dédiée à la *Première Symphonie (1876)* de Brahms nous a emmenés vers le cor des alpes de manière très articulée. Mais c'est vraiment au cœur de la soirée, dans la direction de la création française du « *Dream of Song* » de son compatriote britannique George Benjamin que Harding nous a bouleversés.

Pour cette Cantate d'aujourd'hui, le compositeur de l'opéra *Written on skin* qui a étudié au Conservatoire de Paris auprès de Messian a choisi 6 textes de poètes épars dans l'histoire de l'Espagne : deux poètes juifs andalous du 11e siècle, Shmuel Ha'Nagid et Shelemoh In Gabirol ainsi que le poète martyr du franquisme Federico Garcia Lorca. Evocant par des métaphores une condition humaine de finitude et de désir, dans une inspiration du *Cantique des Cantiques* ou des *Psaumes* de David, les textes écrits en hébreu (et traduits en anglais par Peter Cole) étaient entrecoupés de parties de Lorca, en espagnol et plus tragiques d'une flamboyante mystique libertaire et catholique.

Portée par les cordes, les vents et les quelques percussions d'un orchestre en formation aussi minimale que puissante, la voix parfaite de Bejun Mehta à commencé seule à parler du stylo qui écrit (ou compose) et de la solitude de l'existence humaine dans la nuit, avant que le chœur de femmes ne lui réponde dans un chant de larmes, entre mortalité et grâce amoureuse. Le contre-ténor a repris sur la Gazelle de l'amour, avant qu'un un solo de harpe ne marque une inflexion définitive permettant au *Dream of Song* de culminer dans un dialogue entre contre-ténor et chœur de femmes. Le public s'est lui aussi laissé allé à la fusion du cœur humain et du corps blessé avec les éléments du monde. Une pièce époustouflante où le deux langues s'entrelacent, et où le choix méticuleux des textes ainsi que le caractère quasi-sacré des cordes et des voix crée *hic et nunc* un petit lambeau d'éternité. Très modeste, George Benjamin est venu saluer le public et féliciter l'orchestre et le chœur sur la scène d'une Philharmonie transportée.

Visuels : photos officielles : Daniel Harding c) julian hargreaves / Mehta Bejun (c) marco borggreve

Le nouveau coup de génie de George Benjamin

« Dream of the Song », du musicien britannique, a été créé à Paris

OPÉRA

Le monde musical a découvert, à l'orée des années 1980, le nom et l'univers singulier d'un jeune compositeur britannique, George Benjamin (né en 1960). Il avait 20 ans, et sa première œuvre symphonique, *Ringed by the Flat Horizon* (1979-1980), était jouée aux « Proms » de Londres, festival musical annuel, devant plusieurs milliers de personnes.

L'année suivante, une composition pour soprano et orchestre de chambre, *A Mind of Winter* (1981), dévoilait un univers cristallin, magique, en correspondance avec le poème glacé et mystérieux de Wallace-Stevens. Puis le compositeur livrait un troisième chef-d'œuvre, pour orchestre de chambre cette fois, *At First Light* (1982), inspiré par le tableau de Turner *Norham Castle, Sunrise* (« Le château de Norham à l'aube »).

Cette pièce, qui est vite devenue l'œuvre de Benjamin la plus jouée dans le monde, restituait par un substrat sonore d'un extrême raffinement – parfois obtenu par des sons inédits, celui d'une balle de ping-pong rebondissant dans un verre ou celui d'un journal déchiré – les liquéfactions de texture et les stridences colorées de la toile. Cette musique était exigeante, écrite avec science et oreille, mais elle avait aussi la capacité de toucher directement par sa beauté sensuellement communicative.

Par la suite, celui qu'on considéra vite comme le meilleur compositeur britannique vivant livra des œuvres dont certaines, comme *Sudden Time* (1989-1993), lui coûtèrent une énergie qui le mit aux portes du désespoir et d'une voie qu'il considéra presque

Un premier mouvement frénétique, violent, intense, et une conclusion dont la force poétique est bouleversante

comme sans issue. Mais, en 1995, la sève créatrice revint, et ne lui fit plus défaut.

Pour beaucoup, le grand œuvre est arrivé, en 2012, avec l'opéra *Written on Skin*, écrit sur un livret du dramaturge britannique Martin Crimp. Saluée de manière unanime et dithyrambique à sa création au Festival d'Aix-en-Provence, qui la lui avait commandée, cette fascinante partition fut donnée partout dans le monde avec le même succès. Surtout, elle occasionna un déclic qu'attendait depuis longtemps Benjamin dans sa manière de mettre les textes en musique et d'écrire pour la voix.

Un grand raffinement

Alors que le musicien s'apprêtait à mettre en chantier un autre opéra – qui devrait être créé au Covent Garden de Londres en mai 2018 –, Martin Crimp demanda un délai pour la finition de son nouveau livret. George Benjamin s'est alors trouvé avec une période de temps libre. C'est de cette vacance qu'est née *Dream of the Song* (2014-2015), une nouvelle composition vocale pour contre-ténor, petit chœur de femmes et orchestre.

Pensée pour le chanteur américain Bejun Mehta (qui incarnait l'un des trois rôles de *Written on*

Skin), elle fut créée par lui avec le Chœur de chambre néerlandais et l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, sous la direction du compositeur, en septembre 2015.

Après le Royaume-Uni et les États-Unis, *Dream of the Song* connaissait sa création française, mercredi 28 septembre, par Mehta et l'Orchestre de Paris, dans le cadre du Festival d'automne, l'un des commanditaires de la partition (Joséphine Markovits, la directrice artistique de la programmation musicale du festival, avait déjà commandé un ouvrage lyrique à Benjamin, *Into the Little Hill*, en 2006).

Dream of the Song, écrite pour une formation orchestrale composée de cordes, de percussions, de deux harpes, quatre cors et deux hautbois, se distingue et touche par sa beauté envoûtante, à laquelle concourent les textes merveilleux choisis par Benjamin. Ceux-ci mêlent l'Espagne séfarade d'expression hébraïque de Shlomo Ibn Gabirol et Shmuel Hanagid (XI^e siècle) et celle de Federico Garcia Lorca (1898-1936).

L'œuvre emprunte un cheminement qui va d'un premier mouvement frénétique, violent, intense, à une conclusion dont la force poétique est bouleversante : tandis que le chœur de femmes chante un vers de Lorca (« *Quels déserts de lumière enfonçaient les sables de l'aube !* »), le contre-ténor entonne le texte d'Ibn Gabirol (« *Mon cœur se dit au lever du soleil/Que ce qu'il a accompli est sage :/ Lorsque la terre emprunte sa lumière, / Il prend les étoiles pour gage.* »). On pense inmanquablement au sublime « *Abschied* » du *Chant de la terre*, de Gustav Mahler.

Entre-temps, le cycle en six parties est porté par des sonorités ra-

peuses, brutes, mais le plus souvent d'un grand raffinement, presque surnaturelles : les sons bouchés du cor, les « raccords » avec ceux, ton sur ton, du contre-ténor, l'aura du chœur de femmes, qui se détache parfois comme d'un palimpseste, le trait lumineux d'un son de vibraphone joué avec un archet, les plaintes suraiguës et déchirantes des deux hautbois...

On regrettera juste que cette soirée n'ait pas présenté autre chose, en seconde partie, qu'une symphonie de Brahms (pourquoi pas Debussy, ou Sibelius, qu'adore Benjamin?) et que le chef Daniel Harding, avec un « Prélude » de *Parsifal* cosmétique et vide, n'ait pas préparé le terrain poétique du chef-d'œuvre de Benjamin... ■

RENAUD MACHART

Dream of the Song, pour contre-ténor, chœur de femmes et orchestre (création française), de George Benjamin ; « *Prélude* » de *Parsifal*, de Richard Wagner ; *Symphonie n°1 en ut mineur op. 68* de Johannes Brahms. Par Bejun Mehta (contre-ténor), SWR Vokalensemble Stuttgart, Orchestre de Paris, Daniel Harding (direction). Coréalisation Orchestre de Paris/Festival d'automne à Paris, Philharmonie de Paris, le 28 septembre. Concert repris le 29 à 20 h 30. De 10 à 50 €.

Triomphe de Daniel Harding et l'Orchestre de Paris dans Brahms, Benjamin et Wagner

Par Julien Hanck, 30 septembre 2016

Pour pénétrer dans l'univers de [Georges Benjamin](#), acceptons d'éprouver l'impermanence des climats, l'impermanence d'une écriture qui joue un peu de sa virtuosité. C'est d'autant plus vrai qu'elle est menée par [Bejun Mehta](#), chanteur titulaire de *Dream of the Song*, à la voix étonnamment élastique. Avec une œuvre telle que la 1^e *Symphonie* de Brahms – et, dans une moindre mesure, le *Prélude de Parsifal* –, c'était également l'occasion pour [Daniel Harding](#) et l'OP de laisser de côté l'enveloppe pour densifier la pâte orchestrale et faire chanter les voix intérieures. Il s'en est magnifiquement tiré.



Bejun Mehta, contre-ténor

© Josep Molina

Aucune fraîcheur ici ne nous accueille, aucune innocence, mais un gigantisme latent. Opacité, inertie, le Vorspiel de *Parsifal* réunit en lui les attributs les plus frappants d'un art de la pesanteur. Cette pesanteur peut prendre maint visage : le premier et le plus frappant relève de l'obsession, ici poussée à son extrême, de l'homogénéité, du fondu des timbres (dans son sens le plus sidérurgique). Ce que Harding savoure ici, c'est cette vision d'un immense lit de fonte, qui efface une à une les frontières, les aspérités. Vision qui a le mérite de ne pas être arrêtée par une détermination particulière (fracture du son, départs multiples) et donc de pouvoir se transformer sans fin, sans se laisser cantonner. En cela, sa lecture de Wagner se rapproche de celles de Celibidache : quand les différents timbres de l'orchestre, cessant de s'opposer les uns aux autres, se réunissent. Harding nous fait accéder à ce fond indifférencié des choses, qui par là même s'ouvre à la transformation, et donc à un *cheminement*, imprime une direction.

Quelle œuvre que *Dream of the Song* ! On y trouve les qualités de verdeur et de fertilité d'un *Chant de la Terre*, mais transposées à notre siècle. Voici une œuvre consciente de sa fugacité, et qui en joue : les choses ne nous font plus directement obstacle comme dans Wagner mais nous glissent entre les doigts ; à l'infiniment obturé succède l'infiniment fuyant. L'écoute se focalise sur la joie d'éprouver : on pourra parler d'exotisme (notamment de vibraphones frottés comme un glass harmonica), mais sans que rien n'y soit jamais forcé. On est là en présence d'une variété qui reste maîtresse d'elle-même et ne dégénère jamais en frénésie.

Dès les premières secondes de « *The Pen* », le premier des six poèmes, des salves de son se mêlent à des salves de texte, dans un timing qui relève de la plus pure virtuosité. Bejun Mehta frappe par sa fermeté, son éloquence et l'abnégation quasi sacrificielle dont il fait preuve (malgré quelques notes un peu métallique dans le fond de la gorge). La suite de l'œuvre s'aventure dans le recueillement (2, « *The Multiple Troubles of Man* »), la fureur (cri expressionniste du 4, « *Gazela del Amor Maravilloso* »), avant de s'achever dans la plus séraphique abstraction. Le chœur du [SWR Vokalensemble Stuttgart](#) se fait l'écho du contre-ténor, même si les textes chantés diffèrent. Seul bémol, le traitement parfois un peu superficiel des idées musicales, que l'œuvre n'explore jamais à fond ; ce ne sont jamais que de furtifs coups d'œil, sortes de zappings musicaux. L'œuvre dure 20 minutes, pourtant, il y a là suffisamment de matière pour un Oratorio d'une heure !



Daniel Harding

Bachtrack.com - Vendredi 30 septembre 2016 (Suite de l'article)

Immensément spatiales, les premières mesures *un poco sostenuto* de la 1^e Symphonie de Brahms sonnent comme une grande marche en avant, aux airs de marche forcée. Les contrebasses et le timbalier sont les garants de cette chiourme géante, magnifiques et imperturbables. La lecture de Daniel Harding est tendue par une rectitude intérieure, celle du tempo. Il ne s'éparpille pas dans la matité de l'épaisseur, mais s'y installe pleinement pour mieux la faire chanter. L'éclairage est sombre ; la rythmique, bien que marquée, s'oublie dans le jeu de tension-détente du phrasé. Plus loin, le renvoi et la reprise des thèmes de l'*Andante Sostenuto* (notamment entre cordes et hautbois), l'une des plus belles du romantisme brahmsien, permet aux musiciens de l'Orchestre de Paris de diversifier leur palette sonore. Notons de magnifiques couleurs dans l'*Adagio* final (notamment les altos et violoncelles dans le thème principal en do majeur). L'orchestre s'y montre d'une agilité remarquable, ménageant toujours quelques clairières d'immatérialité, rares moments où la pâte orchestrale s'entrouvre ; d'autres voix se manifestent alors à nous de manière plus directement incisive, celles de la petite harmonie.

Jeudi soir, l'Orchestre de Paris a volé haut, très haut.

Symphonie de bonnes notes pour la rentrée

CHRONIQUE Les concerts d'ouverture des orchestres de Paris laissent augurer le meilleur pour la saison 2016-2017.



LE CLASSIQUE
Christian Merlin

Septembre, c'est le moment de faire un premier état des lieux des orchestres de la capitale. À tout seigneur tout honneur, l'événement attendu était l'entrée en fonction de Daniel Harding comme directeur musical de l'Orchestre de Paris. Le moins que l'on puisse dire est que cela commence très bien ! Le concert d'ouverture, consacré aux *Scènes de Faust* de Schumann, fut inoubliable. La direction fluide et naturelle de Harding, le jeu élégant et translucide de l'orchestre, la qualité d'intonation et de mise en place d'un Chœur de l'Orchestre de Paris mis en valeur comme rarement le niveau transcendant des solistes vocaux (le baryton Christian Gerhaher, aujourd'hui insurpassable dans ce répertoire) : un moment privilégié.

Dans la 10^e de Mahler, on vérifiait que Harding n'est pas un chef particulièrement émotionnel, mais cette musique dense jusqu'au touffu, marquée par le sentiment de la mort, n'a pas besoin qu'on en rajoute : ici encore domine la clarté d'une baguette qui rend lisible la structure de l'œuvre et encourage l'orchestre à phraser avec souplesse plutôt qu'à privilégier l'énergie et le volume. Signaux intéressants ! Quant à la création française de *Dream of the Song*, de George Benjamin, avec le fascinant contre-ténor Bejun Mehta, ce fut un envoûtement durable, tout en scintillements et en frémissements oniriques : hypnotique. Que la 1^{re} de Brahms et le prélude de *Parsifal* de Wagner, aux angles trop aigus et à la lumière trop crue, n'y aient pas trouvé leur compte ne suffit pas à atténuer les impressions très favorables laissées par cette entrée en matière, tout en laissant entrevoir ce que pourraient être qualités et défauts d'un style nouveau, auquel il faudra s'habituer.

Pas encore de directeur musical à l'Orchestre national de France (ONF), puisque Emmanuel Krivine ne commence qu'en 2017. Mais cette saison de transition était ouverte par un autre Français adoué par l'orchestre : Stéphane Denève. C'est peu dire que son



Daniel Harding, directeur musical de l'Orchestre de Paris.

WILLIAM BEAUCARDET/ORCHESTRE DE PARIS

concert d'ouverture nous a fait plaisir. C'est de jubilation qu'il faudrait parler ! D'abord à cause des sortilèges du répertoire français remis à l'honneur : quand avons-nous entendu les *Escales* de Jacques Ibert ou *La Tragédie de Salomé* de Florent Schmitt pour la dernière fois, alors que ce sont des joyaux ? Denève a ce style dans les veines : les coloris mais aussi le dessin, la clarté mais aussi l'énergie, sa baguette réussit la quadrature du cercle avec évidence.

Que du bonheur !

Et le jeu de l'orchestre ! On a fini par croire que nous étions hostiles à l'ONF, à force de l'asticoter : mais quand on retrouve à ce point « notre » bon vieux National, avec ce panache, cette flexibilité, ces couleurs, ce n'est que du bonheur.

Et comme, au même moment, Mikko Franck continue sans racolage son travail de fond à la tête du Philharmonique de Radio France - avec en particulier une *Symphonie alpestre* de Strauss superbement architecturée, une 1^{re} de Mahler ou un *Pétrouchka* certes sobres (ce n'est pas un excessif !) mais d'un formidable niveau de réalisation -, on se dit qu'on se prépare de bien belles soirées symphoniques à Paris en 2016-2017. ■

EN BREF

BENJAMIN, WAGNER, BRAHMS

Magie à la Philharmonie. Pour sa première saison à la tête de l'Orchestre de Paris, Daniel Harding a présenté jeudi 29 septembre un programme éclectique. L'ouverture de « Parsifal », de Wagner, interprétée avec une telle perfection qu'on en oublie sa pesanteur ; puis l'incroyable « Dream of the Song », nouvelle œuvre de George Benjamin inspirée de poèmes hébreux et de García Lorca, et qu'a chantée le contre-ténor Bejun Mehta avec une précision et un engagement qui ont suscité l'ovation des auditeurs. Après ce triomphe, Daniel Harding a récidivé avec la « Symphonie n°1 » de Brahms, dirigée et jouée avec ce qui caractérise cet immense chef : une exigence et une poésie qui touchent au sublime. **A.F.**

MUSIQUE

— PHILARMONIE DE PARIS —

Diapason – Novembre 2016

Vu et entendu

Prise de fonction



Nous avons aimé...



un peu



beaucoup

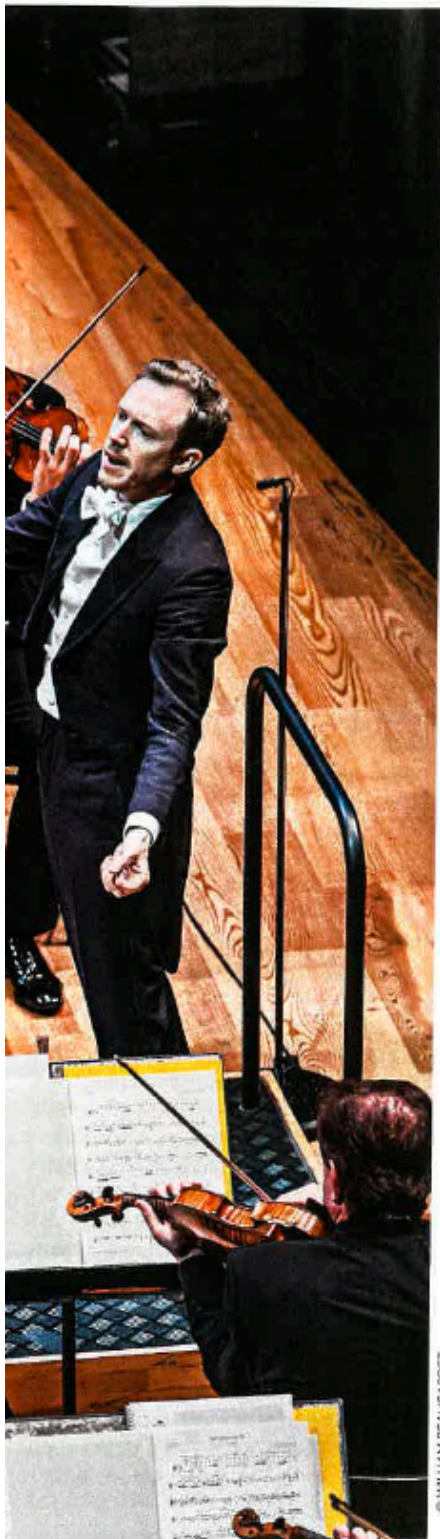


passionnément



pas du tout

Un directeur musical peut prendre possession d'un nouveau poste de bien des manières. Successeur de Paavo Järvi à la tête de l'Orchestre de Paris, Daniel Harding a choisi de le faire avec des œuvres rares, toutes proches de son cœur.



DANIEL HARDING ET L'ORCHESTRE DE PARIS. Les 18, 21 et 28 septembre, Philharmonie.



En lever de rideau : les *Scènes du Faust* de Goethe de Schumann.

On note d'emblée le placement du vaste effectif. De gauche à droite : violons 1, violoncelles et contrebasses dans le prolongement, bois et cuivres, altos, violons 2. Placé derrière les musiciens, le chœur s'élève jusqu'à l'arrière-scène sans rupture ; les chœurs d'enfants, eux, bordent perpendiculairement le plateau.

Choix judicieux : de face, au premier balcon, le lien voix-instruments est toujours cohérent. Outre une narration souple et très maîtrisée, à l'échelle du détail comme du geste grandiose, la chaleur du quatuor, la plénitude différente du son attirent l'oreille. Paavo Järvi a laissé à son cadet un ensemble réglé, avec lequel ce dernier parle déjà pleinement musique. Les phrases éloquentes, les nuances expressives et dynamiques (le raffinement des *piano*), la vérité poétique – chœurs et orchestre unis dans le même élan, la même spontanéité de réponse – inspirent un ensemble soliste dont se détachent, somptueux diseur, le Faust de Christian Gerhaher, la Marguerite à la forte présence d'Hanna-Elisabeth Müller et le Mephistophélès envoûtant de Franz-Joseph Selig.

Changement de registre, mais autre immensité, trois jours (!) plus tard : la *Symphonie n° 10* de Mahler dans la « version d'exécution » établie par Derrick Cooke n'est autre qu'une première, l'Orchestre de Paris n'ayant jusque-là joué que le seul *Adagio*. Harding l'a abordée très tôt, avant même bien d'autres opus du compositeur. Dès les premières mesures, la texture du quatuor, la fluidité organique de la respiration enchantent une nouvelle fois. En lui insufflant une luminosité singulière, opalescente, le chef place l'œuvre dans une perspective évolutive qui mène directement Mahler à (être) Berg. Même le fameux accord dissonant de neuf notes de l'*Adagio* – qui lui évoque le légendaire *Cri* d'Edvard Munch, dont la troisième version date de 1910, comme la symphonie... – rayonne de manière paradoxalement harmonieuse.

Les deux Scherzos montrent un dessin rythmique sûr, un rubato subtilement diffé-

rencié. C'est peut-être dans le Finale en apesanteur, que l'exécution trouve son accomplissement. Sa lumière s'efface peu à peu, les musiciens sont libérés ; le fil sonore, parfois presque impalpable, ne se brise jamais. Un sommet d'émotion.

Le troisième concert nous ramène sur terre : le Prélude de l'acte I de *Parsifal* paraît plus plastique que spiritualiste, certains enchaînements manquent de fluidité à l'intérieur des pupitres – mais que l'élévation du son est somptueuse dans les premières mesures !

Dream of The Song de George Benjamin (création française, en sa présence) utilise des textes de Samuel HaNagid, Solomon Ibn Gabirol et Federico Garcia Lorca. Les variations de climats, de tensions, et de couleurs dont l'œuvre est prodigue sont négociées au cordeau, avec une subtilité de nuances fascinantes, qui s'établit souvent à partir de pianissimos impalpables (merci aux huit voix féminines du Chœur de la SWR, seules à chanter Lorca !). Bejun Mehta, voix de contre-ténor égale sur toute la tessiture, projection pleine d'autorité, s'approprie sa partie (et la salle...), lui conférant une émotion vibrante.

SOUS LES MEILLEURS AUSPICES

Dans la *Symphonie n° 1* de Brahms, enfin, les bois occupent un carré très dégagé, façon bosquet, les contrebasses sont alignées au fond – un dispositif que privilégie également Daniel Barenboim à la Philharmonie. De fait, on les entendra clairement tout au long. L'exécution charme pour sa réalisation plus encore que pour son message, mais elle est conduite de bout en bout, jusqu'à l'accélération presque trop fulgurante de la dernière section : magnifique équilibre cordes-bois, gradations dynamiques travaillées, allègement intelligent d'un *Andante* au tempo allant, plasticité et animation constante du *Un poco Allegretto*.

En début de mandat, un chef jauge, expérimente, prend la mesure de l'orchestre et de la salle (les variations de disposition en sont un signe tangible) : celui de Daniel Harding démarre clairement sous des auspices très positifs. Et, ce qui est tout bénéfique pour l'auditeur, selon une approche expressive et stylistique fort différente de celle de son prédécesseur.

Rémy Louis